

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été
Mardi 26 août 2025 • N°5 & dernier



**CARYL CHURCHILL, MARC-ANTOINE CYR, CHLOÉ DABERT, POMME FERRON,
EMILIA FULLANA LAVATELLI, SARA GARCÍA PEREDA, DOMINIQUE HOLLIER,
CATHY MIN JUNG, CLÉMENT PIEDNOEL DUVAL, CATHERINE VIDAL, SACHA VILMAR**



Les pluies battantes

de Marc-Antoine Cyr (Québec)

Lecture dirigée par Cathy Min Jung (Belgique)

avec Céline Milliat-Baumgartner et Sophie Rodrigues



Retrouvez l'intégralité de l'entretien
sur le site de la Mousson d'Été

JOUER PENDANT L'ORAGE

« Les acteurs et les actrices agrandissent le langage, le temps, l'espace, le rêve, le possible. »

Deux amies échangent sur l'absence du fils de l'une d'elles. Ce jeune homme a disparu, ne donne plus de nouvelles. On découvre progressivement le rapport de forces qui lie les deux femmes, chacune décrivant l'autre et se redéfinissant au fil de la conversation.

Et puis, quelque chose relève très vite de l'improvisation, d'une déroute du texte. Les deux femmes sont en réalité deux actrices et le dialogue qui se noue est vraisemblablement une variation de celui-ci. La dimension de théâtre dans le théâtre offre alors une autre perspective, ouvre l'ère du soupçon. La réalité et la fiction s'unissent pour offrir des couches successives de discours, des hypothétiques scènes vécues. Marc-Antoine Cyr raconte.

« La pièce s'amuse à donner la culbute à tous les rôles que l'on joue entre nous : parent, ami-e, fils ou fille, confident-e. Elle fait de nos identités de petits quartz, elle les morcelle pour les faire luire séparément. La météo joue elle aussi un rôle, elle module les sensations des deux femmes jusqu'à les faire douter d'elles-mêmes. C'est un théâtre du dire, où il suffit qu'une chose soit nommée pour qu'elle devienne vraie. »

Les deux actrices jouent un texte le temps d'un orage. Par le jeu des dialogues rapportés et des didascalies internes se fait la démonstration que les personnages n'existent pas. L'intériorité est une fabrication dont nous pouvons alors nous amuser, ainsi que des rapports attendus et inattendus des personnages : une relation mère fils, une relation de deux amies, une relation de deux comédiennes sont tissées par cette joyeuse démultiplication.

« Les acteurs et les actrices agrandissent le langage, le temps, l'espace, le rêve, le possible. Écrire pour elles, pour eux, me galvanise. C'est comme allumer une mèche et pouvoir apprécier le brasier. Une grande part de mon appren-

tissage à l'École a été de les regarder travailler, puis de chercher le canal entre mon écriture et leur bouche, leur corps. Comment donner voix pour donner sens.»

« L'écriture théâtrale se tisse de contraintes très étroites, c'est un format prisonnier, une machinerie pesante, qui appelle davantage de "désécriture" que de vraies envoies. C'est en tout cas comme ça que je la perçois, et c'est exactement pour cette raison que je l'aime autant. Elle exige un effort d'artisan, une patience, un cent-fois-sur-le-métier, qui me font pétiller le cerveau jour après jour, et qui me donnent envie de recommencer pour essayer de faire mieux, ou autrement. »

Laëtitia Guichenu



Et dire que j'ai ton sang dans mes veines

de Clément Piednoel Duval (France)

Lecture dirigée par l'auteur

avec Matisse Humbert, Julie Pilod, Cindy Vincent et Charles Zévaco

Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA.

LE BONHEUR N'EST PAS DANS LE PRÉ



Dans une autofiction qui ne déplairait pas à Sergio Blanco, Clément Piednoel Duval met, peut-être, en scène quelque chose de son enfance. On assiste à un repas familial où le silence est pesant, laissant toute la place à l'écran de télévision où la sublime Claire Chazal tient le meilleur rôle. Que faire contre l'immuable d'une enfance qu'on n'a pas désirée ?

Le texte retravaille de manière cyclique ce même dialogue de repas, comme une boucle temporelle dont personne ne peut s'échapper voire même en réchapper. Rien ne peut mieux exprimer l'enfermement de l'adolescence, les souffrances endurées au sein d'une

famille dont le quotidien se rythme par le travail de la terre du père, les commentaires culinaires de la mère. Mêmes betteraves, mêmes sillons, mêmes murs face auxquels l'adolescent se heurte jour après jour. Croissance constante de la souffrance face à l'insupportable. Quand l'auteur prend la parole, la famille se rebiffe : de quelle violence serait-il question ? Surtout que c'était pire avant, du temps des grands-parents alors ce n'est pas la peine de se plaindre !

*Il s'agit d'une somme de petites choses, de millions de grains de blé
qui s'agglutinent et pèsent sur la poitrine.*

Au scalpel, Clément Piednoel Duval découpe la chair du déni parental pour mettre à vif l'absence de lien. La violence et l'appétit sexuel débridé d'un père sont manifestes et prennent toute la place. Cycle paternel sempiternel : obsession et possession. Cet homme traite chaque année la terre comme il traite constamment les femmes, des objets à soumettre à son désir. Le titre interroge cette dissemblance nécessaire avec ce monstre. Rejet en bloc d'un contre-modèle auquel on ne veut surtout pas ressembler. Les didascalies annoncent la rupture avec ce passé infertile et émettent un jugement définitif. Le cycle est brisé.

Le jeune garçon explore les bois pour quitter l'aridité cultivée par le père pour découvrir ceux qui lui ressemblent. On pense au très beau travail de l'artiste flamenco Manuel Liñán qui danse contre son père, inventant ainsi son propre genre, un nouveau style qui révolutionne sa pratique et tout l'univers du flamenco.

L'ère de la revanche par l'écrit a sonné. Le fils tient alors enfin le premier rôle, celui d'auteur, celui qui peut remettre à distance, jouer et rejouer la scène à l'envi et être enfin maître du jeu. Imaginer une autre fin, affirmer une émancipation salutaire, crier sa différence et ne plus accepter l'inacceptable : *on se lève, et on se casse...* et on écrit !

Je pourrais bien tenir un fusil

de Pomme Ferron (France)

Lecture dirigée par Sacha Vilmar

avec Valérie Bauchau et Alexiane Torrès

Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA.

ARMER LA MÉMOIRE

On ne revient jamais vraiment dans une maison d'enfance : on y pénètre comme on entre dans un piège à souvenirs, terrain miné de réminiscences où chaque marche grince sous le poids des secrets. Lieu qui retient le temps comme d'autres gardent le silence : demeure dans laquelle les voix se sont tuées, où l'on a grandi sans bruit, qu'il faut quitter pour les entendre enfin résonner – et revenir pour les affronter.

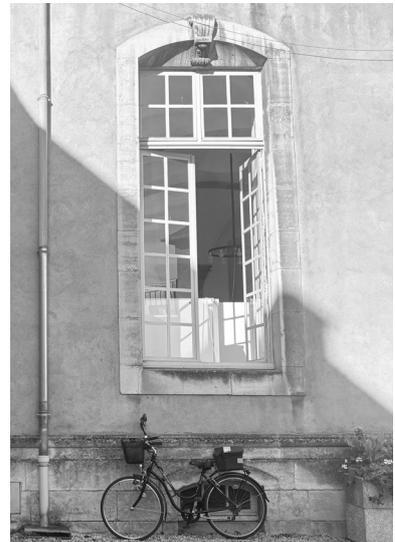


C'est le jour d'un déménagement, matin banal. La fille revient dans cette maison grise, froide, avec sa mère. Les cartons s'accumulent. Les mots aussi, qu'on ne dit pas. En filigrane, le spectre d'un père trop parfait pour être net. L'intrigue, si on peut appeler ainsi ce mouvement de retour et de confrontation, se noue autour de son absence : ce père disparu, auréolé de beauté et de douceur, d'un prénom laissé en signature sur les meubles. Dans la langue de la fille, quelque

chose bête, bégaiée, ressurgit : des souvenirs recomposés, bricolés comme sa mémoire. Une maison pleine d'objets – et d'ombres. Peu d'images nettes, encore moins de certitudes, hormis une seule : l'arme. Détail presque anodin s'il ne fondait tout. Ce fusil qu'il gardait, sans qu'on sache pourquoi. Et qu'elle pourrait bien, aujourd'hui, tenir.

Pomme Ferron écrit dans les fissures de la parole : ses personnages s'interrompent, se coupent, déraillent. Les répliques s'échappent, se chevauchent et se suspendent. L'écriture lacunaire laisse vibrer les silences qui témoignent de l'impossible dialogue entre les deux femmes, mais surtout du travail d'élaboration d'une pensée encore empêchée. La langue, comme la mémoire, trébuche et balbutie. Le théâtre ici est affaire d'absence et de tentative. Dire ce qu'on n'a jamais pu dire, ce qu'on a oublié ou qu'on a trop bien appris à taire. La langue y travaille comme on ouvre une valise refermée depuis des années : lentement, avec précaution et terreur. Et c'est dans ces manques, ce bégaiement lyrique, que le théâtre advient – un théâtre du tremblement qui s'éprouve où le souvenir n'est pas document, mais invention de soi pour mieux enfin s'appartenir, s'arracher aux aliénations intérieures qui entravent. Où l'arme devient métaphore d'un pouvoir enfin saisi : celui de reprendre le fil de son histoire. Car cette pièce n'est pas seulement le récit d'un

passé enfoui. Elle est surtout l'histoire d'un renversement. Si la fille revient, ce n'est plus en victime passive des images imposées, mais en assaillante armée – au moins de cette possibilité : reprendre le geste, tenir l'objet. Et dans cette posture, symbolique et littérale, se joue un retournement de la violence. L'arme comme mémoire. L'écriture comme prise de pouvoir. La pièce pourrait proposer une variation – précieuse



et précise – sur l'inceste ou la violence familiale. Elle interroge aussi et surtout l'étrange loyauté qui lie les victimes à ceux qui ont façonné leur silence. Elle explore la fabrication du souvenir par celles qui n'ont pas eu les mots. Et dans le geste d'écrire, de dire, de jouer peut-être, la fille devient actrice de sa propre mémoire. Elle revient dans la maison avec une arme, cette langue chargée d'un souffle qui la délivrerait.

Arnaud Maïsetti

GRRRL*de Sara García Pereda (Espagne)**traduit de l'espagnol par Emilia Fullana Lavatelli**Lecture dirigée par Catherine Vidal (Québec)**avec Eric Berger, Christophe Brault, Flore Lefebvre des Noëttes, Noémie Moncel, Julie Pilod et Cindy Vincent, musique Yuko Oshima (batterie)*

DERNIERS SOUFFLES, TAMBOUR BATTANT : AU CABARET DES VOIX EN LUTTE

On pensait que le féminisme était entendu. Qu'il suffisait désormais de prononcer les bons mots pour abolir les rapports de domination, de se dire allié pour ne plus en être complice. Mais que reste-t-il quand le patriarcat parle féminisme avec le même ton que celui qui vend des voitures ? Quand les discours égalitaires deviennent des éléments de langage, recyclés, rentabilisés, neutralisés ? Reste la langue des femmes – et ce qu'elles en font lorsqu'elles décident de ne plus se taire. Dans *Grrrl*, de Sara García Pereda, c'est cette langue-là qui s'élève, multiple, drôle, tendue, et qui bat la mesure comme une batterie trop longtemps contenue.

Treize scènes, vingt-huit personnages, et autant de situations arrachées à notre quotidien le plus banal : une réunion de jury littéraire, une visite chez le médecin, un rendez-vous amoureux, une formation en entreprise, une salle de professeurs... À chaque fois, le même trouble : la scène dérape, quelque chose se dit de travers, ou ne se dit pas – et ce qui dérape, c'est la parole elle-même qui trahit ceux qui prétendaient « bien faire ». On croit entendre des excuses, ce sont des aveux. On pense assister à des débats, ce sont des procès. Le langage, ici, ne dissimule plus : il révèle.

Je crois que j'ai vécu en partant du principe que la gentillesse et l'espoir suffisaient et que la pensée suffisait mais il s'avère que ça ne suffit pas il s'avère qu'on a arrêté d'observer de surveiller et d'alimenter la pensée jusqu'au passage à l'acte.

Alice Birch, Revolt. She said. Revolt again.

Ce que la pièce expose, c'est l'appropriation des luttes féministes par ceux-là mêmes qui les neutralisent. Ce sont les contradictions, parfois tragiques, souvent ridicules, d'une société qui voudrait son féminisme sans les femmes, son progrès sans conflits, son changement sans colère. Mais les femmes, elles, ne se contentent plus d'être tolérées. Elles existent, parlent, se rappellent, argumentent, rient, hurlent, s'effondrent parfois, mais se relèvent. *Grrrl* est leur chœur disloqué et puissant.

Ce qui unit ces éclats de réel tient au rythme battu, musical et martial, basse continue du drame. Présente à chaque instant de la pièce, une Batteuse, silhouette-tambour, imprime la cadence comme un cœur qui bat trop fort pour ne pas se faire entendre. C'est elle qui fait tenir ensemble ces fragments, cette polyphonie politique en colère scénique. C'est par elle que la pièce respire – halète, souvent. Et l'écriture suit cette pulsation : nerveuse, oralisée, faussement légère, traversée d'humour comme d'autant de feintes, attentive au silence comme au trop-plein. Le texte parle le langage de notre époque – celui des mails professionnels, des réunions Zoom, des petites phrases et des bons sentiments – mais il le retourne contre lui-même, en montre les failles, les absurdités, les violences passives. Et fait jaillir autre chose : une possibilité de rupture.

Il ne s'agit pas ici de distribuer les rôles du bien et du mal. *Grrrl* paraît davantage un théâtre de confrontation qu'une dissertation à thèse : affrontement des femmes à qui l'on a appris à s'excuser d'être là, et qui ne demandent plus la parole – la prennent. Théâtre du langage comme champ de bataille, où chaque mot peut être un cri libérateur, un piège, ou un soulèvement. Et dans ce soulèvement, cette certitude : la gentillesse ne suffira plus. La pensée seule non plus. Mais la colère, oui – lorsqu'elle est tenue, rythmée, joyeusement insoumise, et qu'on la fait rouler entre les dents et les lèvres, et qu'on se transmet comme un mot de passe : « Grrrl ».

AM

Entretien de Sara García Pereda
par Emilia Fullana Lavatelli
pour la MAV

(Stagiaire s'assoit à nouveau face à la mer.
Allié entre et s'assoit à côté de Stagiaire.)

ALLIÉ. – Tu vas bien ?

STAGIAIRE. – Plus ou moins.

Allié l'enlace.

ALLIÉ. – Elle a besoin de quoi ma tourterelle ?

STAGIAIRE. – Crier.

ALLIÉ. – Crie.

STAGIAIRE. – Je vais pas réussir et ça va être ridicule.

ALLIÉ. – Tu m'as regardé ? Ce corps gringalet
au milieu de tout le monde ? Ça c'est ridicule.

STAGIAIRE. – AAAAAAH.

Tu vois ?

ALLIÉ. – Plus fort.

STAGIAIRE. – AAAAAAAAAAAAAAH

Je veux aller dans l'eau.

ALLIÉ. – On y va.

STAGIAIRE. – Je veux me baigner !

ALLIÉ. – On y va !

STAGIAIRE. – AAAAAAAAAAH

ALLIÉ. – AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH

STAGIAIRE. – AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH

AAAAAAAAAAAAAAAAAH !

GRRRL

DE SARA GRACIÁ PEREDA (ESPAGNE)

TRADUCTION ÉMILIA FULLANA LAVATELLI

MOUSSON D'ÉTÉ 2025



HOROSCOPE



VIERGE

Famille. « Il arrivait parfois que des larmes tombent sur la terre. »
Travail. « On dit cultiver, mais ça veut dire exploiter ».
Mon conseil santé. Reprenez le contrôle de vos papilles, cette nourriture ne vous veut pas du bien.



BALANCE

Travail. Vous n'êtes pas fâché-e avec la perfection et ça se ressent.
Famille. Vous pourriez bien tenir un fusil.
Mon conseil santé. molo-molo sur les sucres rapides.



CAPRICORNE

Travail. « Inconcevable de devenir quelqu'un si on ne connaît pas *Guerre et Paix*. »
Famille. Saturne vous laisse enfin tranquille et les repas dominicaux s'annoncent viables.
Mon conseil lecture. Il est grand temps de lire *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï.



LION

Travail. La rentrée vous est favorable. Nouveau souffle pour vous. Vous êtes à votre endroit.
Famille. Vous êtes la splendeur d'une journée violente et banale, continuez de briller, les vôtres vous diront merci.
Mon conseil musique. *I am what I am* - Gloria Gaynor - matin midi soir.



BELIER

Travail. Mercure croise Astyanax à 4h48 et vous laisse entrer dans une ère de confiance et de certitude.
Famille. « c't'une paëlla »
Mon conseil santé : Amusez-vous. Lâchez la rampe. Ti punch à gogo pour le dernier soir.



BESSONNE

Travail. Faites des listes.
Famille : « [...] les mères ne devraient jamais mourir. Les enfants non plus. Personne. Personne ne devrait jamais mourir. »
Mon conseil musique : *Gold Little Heart* - Michael Kiwanuka - sur un trajet.



TAUREAU

Travail. « Ce que tu fais ça devrait être des statues à l'ONU Y faudrait mettre ça dans un satellite pis envoyer ça comme un don à la galaxie »
Famille. Allez voir la mer.
Mon conseil lecture. *Chiennes de garde* de Dahlia de la Cerda ou *Les Vilaines* de Camila Sosa Villada ou *Upamarde* de L.Etchart.



VERSEAU

Travail. Pas ouf la rentrée.
Famille. Pas ouf non plus.
Mon conseil beauté. *Le mystic turquoise numéro 957* vous irait à merveille.



SAGITTAIRE

Travail. Il se pourrait bien que la lecture imminente d'un texte de théâtre contemporain éveille en vous une certaine nécessité artistique.
Famille. Ça va.
Mon conseil. Rien à dire, vous êtes une « lumineuse petite perle ».



SCORPION

Travail. Traversez la rue.
Famille. Un entourage. De l'amour. Partout sur la Terre et jusqu'au ciel. Des présences à chérir.
Mon conseil musique. *Seabird* - Alessi Brothers - le matin sous la douche.



GÉMEAUX

Travail. Vous travaillez trop!
Famille. Et l'amour dans tout ça ?
Mon conseil santé. Masturbez-vous.



CANCER

Famille. Les influences de Vénus en signe de feu vous rapprochent de vos racines, les langues se délient, les liens se resserrent.
Travail. Rentrée mouvementée. Tout mouvement est danse.
Mon conseil rentrée. Inscrivez-vous à un cours de hip-hop.

#1. Devenirs de la Mousson

Le mot de Véronique Bellegarde

« La Mousson continue de grandir et de se structurer. On est heureux de voir que cette évolution s'appuie sur un vrai dialogue avec nos partenaires, en France comme à l'international. Même dans un contexte budgétaire difficile, les liens construits avec nos tutelles, avec des réseaux comme *Fabulamundi* et avec diverses institutions culturelles, nous donnent la possibilité de continuer à inventer et à expérimenter.

C'est ce lien entre l'ancrage local, l'ouverture internationale et les collaborations artistiques qui fait la force et l'énergie de la Mousson. »

#2 La fin au lointain

Une enfant surprend une violence nocturne qu'il lui faut taire ; plus tard, l'ouvrière façonne des chapeaux pour les têtes promises à l'exécution et y rencontre l'amour ; des années après, dans un monde où les hommes s'affrontent aux bêtes et aux forêts, aux rivières et aux vents, elle revient auprès des siens. Dans une mise en scène de Chloé Dabert, avec Jacques Joël Delgado, Sébastien Eveno et Asma Messaoudene, cette pièce brève, présentée à l'Espace Saint-Laurent de Pont-à-Mousson, dit comment la violence s'infiltré dans le quotidien. Son autrice, Caryl Churchill, grande voix du théâtre britannique, y donne forme à l'effroi d'un monde qui s'habitue à sa propre cruauté.

AM

#3. DANS L'ATELIER DE NATHALIE FILLION

Nathalie Fillion anime un atelier à l'Université d'été de la Mousson depuis treize ans. Elle a accepté d'échanger sur sa pratique et les exercices proposés. Elle a proposé d'inviter à cette discussion deux stagiaires de son groupe : Marion, enseignante en option théâtre qui revient à la Mousson chaque année depuis sept ans et Garance, autrice, comédienne et metteuse en scène dont c'est la première expérience. Nous avons parlé principalement de deux exercices de cet atelier.

Le premier, que Nathalie a intitulé « *l'acteur médium* » est un exercice qui est fait chaque année. Il s'agit de proférer le texte de manière rapide et forte afin de « *se laisser traverser par le texte* », « *La formule que j'ai fini par trouver comme pédagogue c'est : " Je m'en fous de ce que tu vas faire du texte, ce qui m'intéresse c'est ce que le texte va faire de toi ! " le corps vibre et il faut faire travailler tous les muscles de la bouche, de la langue. La seule indication pendant l'exercice c'est " plus vite plus vite, et le regard " On est dans le présent absolu, le présent de la découverte, ça produit un truc magique qui ouvre les chakras. ».*

Le second exercice est né cette année puisqu'il est en lien avec la pièce de Sergio Blanco, *Tierra*. « *Je leur ai demandé de se mettre à la place de leur mort pour les faire parler avec un " je », en faisant une liste au présent. C'est un exercice puissant donc je me suis beaucoup " environnée ". Je me suis appuyée sur L'Honneur des morts de Vinciane Despret et sur la chanson de Leonard Cohen. J'ai expliqué que je ne cherche pas le pathos mais un " je " partageable : ne vous retournez pas le cœur et vous pouvez mentir, et enfin pas d'obligation de lire. C'est le texte qui a permis ça, parce que c'est une grande pièce. C'est une manière de vivre avec nos morts, ça fait pleurer, mais ce n'est pas triste ! »*

LG

LA MOUSSON**JOUR 4.****OÙ JE SÈCHE POUR LE TITRE****LOUISE KIPEL**

La Balaguère

billet

Chaque nuit n'est pas encore la dernière

La Mousson s'achève — avec elle, la preuve qu'il est encore possible de tenir tête ensemble. Est-ce fini ? « Mais ce n'est pas fini : Chaque nuit n'est pas encore la dernière. » (Brecht). Il y a ce dont on est lesté, fatigues et textes, et ce dont on est davantage encombré, pensées et images, ombres déposées sur les graviers, joies partagées comme des secrets, solitudes brisées sur le sol et qui lient. Ces forces qu'il faut pour de nouveau affronter la « rentrée » : la forme que prend la nuit ici, quand elle devient de l'aube sous les brumes de la Moselle — d'autres jours, insolents et têtus. La Mousson s'achève, paraît-il, et le vent continue pourtant de souffler. **AM**

14H30 - LECTURE - LES PLUIES BATTANTES

LIEU : AMPHITHÉÂTRE

de Marc-Antoine Cyr (Québec)

Lecture dirigée par Cathy Min Jung (Belgique) avec Céline Milliat-Baumgartner et Sophie Rodrigues

16H30 - LECTURE - ET DIRE QUE J'AI TON SANG DANS MES VEINES

LIEU : MARRONNIERS

de Clément Piednoel Duval (France)

Lecture dirigée par l'auteur avec Matisse Humbert, Julie Pilod, Cindy Vincent et Charles Zévaco
Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA.

18H - LECTURE - JE POURRAIS BIEN TENIR UN FUSIL

LIEU : TILLEULS

de Pomme Ferron (France)

Lecture dirigée par Sacha Vilmar, avec Valérie Bauchau et Alexiane Torrès
Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA.

19H (ET NON 19H30) - POT DE CLÔTURE DE LA MOUSSON D'ÉTÉ 2025

LIEU : BORDS DE MOSELLE

offert par la Communauté de Communes du bassin mussipontain

21H - SPECTACLE HORS LES MURS - FAR AWAY

à l'Espace Saint-Laurent de Pont-à-Mousson, durée 40 min

Texte de Caryl Churchill (Royaume-Uni)

Traduit de l'anglais par Dominique Hollier; Mise en scène Chloé Dabert
avec Jacques Joël Delgado, Sébastien Événou et Asma Messaoudene

22H30 - LECTURE-CABARET - GRRRL

LIEU : CHAPITEAU

de Sara García Pereda (Espagne)

traduit de l'espagnol par Emilia Fullana Lavatelli, lecture dirigée par Catherine Vidal (Québec)
avec Eric Berger, Christophe Brault, Flore Lefebvre des Noëttes, Noémie Moncel, Julie Pilod et Cindy Vincent,
musique Yuko Oshima (batterie)

DJ SET KEVIN LOW COSTNER

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » et « PLAYGROUND » cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MEURTHE
ET
MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Ville de Pont-à-Mousson

Blénod
lès-Pont-à-Mousson

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

PLAY
GROUNDS

COMMISSION
EUROPÉENNE

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ARTCENA

INSTITUTO
ITALIANO
DI CHILISSA

The Cherry O

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
LITERATURE

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

mav
MUSÉE
D'ARTS
ET DE
CULTURE

Jeune
Mesure

studio
ESCA

C D
O I
E E

LE MINISTRE DE
LA CULTURE
COMMISSION
EUROPÉENNE

JEAN L'HÔTE

Collaboration
théâtrale à
international

Télérama'

france
culture